

Laval théologique et philosophique



Le symbolisme eucharistique dans l'Église ancienne À propos d'un ouvrage récent

Charles Kannengiesser

Volume 29, numéro 3, 1973

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1020373ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1020373ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Laval théologique et philosophique, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cette note

Kannengiesser, C. (1973). Le symbolisme eucharistique dans l'Église ancienne : à propos d'un ouvrage récent. *Laval théologique et philosophique*, 29(3), 307-311. <https://doi.org/10.7202/1020373ar>

LE SYMBOLISME EUCHARISTIQUE DANS L'ÉGLISE ANCIENNE

À propos d'un ouvrage récent

Charles KANNENGISSER

L'ÉTUDE de Jean-Marc Dufort, S.J., *Le symbolisme eucharistique aux origines de l'Église*¹ intéresse au premier plan la théologie sacramentaire chez les Pères de l'Église, source et fondement de la tradition théologique en cette matière jusqu'à nos jours. À cet égard, on y trouvera une synthèse fort riche et remarquablement bien construite des principaux thèmes de doctrine liés à la symbolique ancienne de l'eucharistie, l'auteur abordant le mystère de cette dernière surtout dans l'ordre de ses effets. Une telle étude ouvre la recherche patristique aux dimensions de la pensée globale des Pères, dont elle dégage la cohérence intime à travers les avenues où se déploie leur enseignement sur l'eucharistie. Comme R. Johanny le tentait vers la même époque pour le seul Ambroise de Milan², l'auteur de cette étude s'est efforcé de remettre la doctrine eucharistique à la place centrale qui lui revient dans l'enseignement universel des Pères sur la réalité chrétienne du salut. Ce faisant, il témoigne d'une belle familiarité avec les grands textes ecclésiastiques des premiers siècles et il ne cesse d'enrichir son exposé grâce aux ressources multiples de sa culture. L'archéologie, l'histoire de la liturgie et celle de l'art chrétien au début de notre ère, mais aussi bien des références aux controverses tranchées par les conciles impériaux ou à l'évolution ultérieure du christianisme durant le moyen-âge byzantin et latin, jouent un rôle non négligeable dans la reconstitution du discours des Pères à laquelle procède le patrologue de Montréal. Si l'on ajoute enfin que son étude entend contribuer, sous le signe d'une recherche théologique toujours requise et souhaitable, à l'invention liturgique et pastorale en cours dans les Églises contemporaines, sans oublier l'incidence de l'œcuménisme en ce domaine, on aura sans doute réuni assez de raisons pour soulever, à propos de ce livre, des questions qui déborderaient le cadre d'une simple recension.

Mais un bref rappel du contenu même de l'ouvrage s'impose pour chacune de ses parties.

1. Parue dans *Studia*. Travaux de recherche. Collection dirigée par les Facultés S.J. de Montréal avec la collaboration de l'Université de Sudbury, Desclée de Brouwer (Bruxelles-Paris). Les Éditions Bellarmin (Montréal), 1969, 211 pages. *L'Imprimi Potest* et *L'Imprimatur* sont datés de Juillet 1967.
2. *L'eucharistie, centre de l'histoire du salut chez saint Ambroise de Milan* (Collection « Théologie Historique » 9), Paris 1968.

L'*Introduction* précise l'objet de l'enquête historique en ces termes : « décrire la symbolique des éléments eucharistiques et en montrer l'utilisation depuis la période post-apostolique jusqu'à la mort de saint Ambroise » (p. 26). Comblant une lacune certaine, cette enquête soulignera le dynamisme de la théologie sacramentaire à l'époque patristique. Elle remontera jusqu'aux sources bibliques de cette théologie, l'insérera dans la célébration liturgique, l'appuiera sur l'ensemble des rites de l'initiation chrétienne. L'ordre des chapitres sera celui « que les Pères eux-mêmes ont suivi pour faire découvrir au néophyte l'aspect symbolique des éléments consacrés » (p. 27), la catéchèse baptismale, la synaxe, la parénèse révélant tour à tour des aspects vitaux de la réalité ecclésiale et orientant les fidèles vers la parousie ultime du Seigneur. Une dernière note préliminaire annonce, fort à propos, la méthode adoptée par l'auteur : « Chacun de nos chapitres fera converger vers une donnée centrale divers thèmes secondaires autour desquels nous avons groupé nos textes. Le choix de ces thèmes est le fruit d'une lecture assidue des textes en fonction des préoccupations théologiques, spirituelles, catéchétiques que nous y avons rencontrées » (p. 27-28). On doit donc s'attendre à une étude fortement marquée par la fréquentation originale des Pères de la part de l'auteur, plus précisément à des doctrines patristiques passées par les grilles de lecture personnelles de l'auteur. Or ces grilles auront nécessairement connu une assez longue maturation théologique. Elles porteront donc la marque d'intentions complexes, où l'auteur mettra en œuvre toute une synthèse doctrinale préalablement acquise. Le recours aux Pères y gagnera sans nul doute en densité théologique. Il risquera d'être paradoxalement limité par la richesse même de ces intentions.

Les deux premiers chapitres examinent le symbolisme du pain et du vin dans sa vérité propre, comme il était perçu dans l'Église ancienne. Fondé sur certaines pages privilégiées des évangiles et sur la typologie biblique déjà exploitée par le Nouveau Testament, ce symbolisme illustre à sa façon l'essentiel des rapports établis entre Dieu et ceux que sauve la participation au mystère du Christ. Nourriture du salut, le pain et le vin deviennent un *convivium*, un repas de grâce où se restaurent et se réjouissent les nouveaux baptisés. Dans la synaxe, ils constituent un aliment spirituel qui est source de vie et de sainteté offerte à tous. Tout est renouvelé, pour ainsi dire « divinisé » par ce pain et ce vin, porteurs de la « bénédiction eucharistique ».

Une première remarque critique s'impose dès ce début de l'ouvrage. Pour l'essentiel, les interlocuteurs de J.-M. Dufort sont « les Pères de l'Église » dans leur généralité et avec toutes leurs majuscules. Les coryphées de ce corps abstrait d'autorités doctrinales s'appellent indifféremment Justin ou Eusèbe, Athanase ou Chrysostome, Hilaire ou Ephrem, Origène ou Tertullien, une nette priorité restant accordée aux écrivains de l'IV^e siècle. L'auteur ne ménage pas ses marques de déférence envers ces docteurs et pasteurs de l'Église ancienne, surtout s'ils ne furent compromis dans aucune controverse théologique. Le dialogue établi de la sorte avec « les Pères de l'Église » impose inévitablement une certaine forme d'abstraction dont il vaut mieux prendre une claire conscience. Ce dialogue abolit la différence culturelle entre les Pères en question et nous, parce qu'il ne rejoint pas ces Pères dans leur singularité historique, mais comme les artisans et les témoins de doctrines estimées immuables en leur fond. Aussi bien ces Pères sont-ils supposés connus, voire vénérés

par les lecteurs. Ils sont invoqués comme les porte-voix de « la tradition » en voie d'élaboration. Certes l'auteur veille à garantir l'exactitude des documents produits. Il est, pour sa part, sensible à l'atmosphère des différentes époques de l'Église ancienne, comme il enregistre les diverses influences que les chrétiens y mêlaient à l'annonce de leur foi. Mais la méthode « thématique » pratiquée dans son ouvrage lui impose d'organiser l'exposé de bout en bout à partir de la pensée des « Pères de l'Église », synthétisée par ses soins, quitte à laisser intervenir l'un ou l'autre de ces Pères dans son propre discours, aux lieux et moments où il le juge opportun. D'ailleurs, quelle autre méthode adopter dans un espace de lecture qui abolit la distance temporelle et où l'auteur se fait contemporain des Pères par la fiction d'une continuité doctrinale érigée en principe ? Ni l'objectivité des enseignements patristiques transmis sous ce mode, ni certes la compétence évidente de l'auteur ne sont ainsi mises en cause ; mais une appréciation critique est proposée sur la manière parfaitement légitime dont le symbolisme eucharistique est ici « thématisé » au nom des Pères de l'Église. Légitime en soi, cette manière actualise le contenu du discours ancien sous le signe d'une pérennité problématique. Ainsi s'explique peut-être aussi pourquoi l'ouvrage entier se fonde sur des notions de « symbole », de « rite », de sens ou de célébrations « symboliques », où n'intervient jamais « l'apport considérable des sciences humaines à l'anthropologie naturelle » (p. 29). C'est que l'interprétation qui entend nous restituer ici la théologie « symbolique » des Pères possède ses propres critères, énoncés à partir du langage de la tradition patristique elle-même et en vertu d'une anthropologie distincte, « chrétienne » (*ibid.*), où ces sciences dites « humaines » ne sembleraient pas devoir intervenir de plein droit.

Le troisième chapitre ajoute à l'étude patristique de la synaxe une enquête à travers les liturgies de l'Église ancienne (pp. 70-101). Les termes du symbolisme eucharistique, le sens donné à l'anaphore et à la communion dans les différentes liturgies font l'objet de fines observations³. L'auteur conclut que les « expressions symboliques *pain, pain du ciel, image du corps et du sang, mystère* ne doivent revêtir de sens explicitement sacrificiel qu'une fois associées à des rites du même ordre » (p. 100). Et un déplacement de sens se produit au moment de la communion : l'eucharistie, en devenant davantage un repas, prend une signification plus eschatologique. Tous les registres du symbolisme ainsi détecté dans les textes et les rites⁴ sont encore une fois passés en revue au chapitre quatrième, mais cette fois-ci à travers l'exégèse, la prédication et la spiritualité des Pères (pp. 103-132). Là surtout apparaît

3. Sur la quatrième demande du *Pater*, dont il est question pp. 92-94, on consultera avec profit Jean CARMIGNAC, *Recherches sur le « Notre Père »*, Paris 1969. De même, on dispose à présent d'une monographie commode sur l'anaphore de S. Jacques à Jérusalem : A. TARBAY, *La prière eucharistique de l'Église de Jérusalem* (Collection « Théologie historique » 17), Paris, 1972.

4. Analysant le témoignage des liturgies, l'auteur parle des « auteurs pontiques, Basile et Grégoire de Nysse » (p. 82)... Des renvois à la « liturgie pascale en usage dans le judaïsme » (p. 88) restent trop vagues, lorsqu'il s'agit de concrétiser l'eucharistie chrétienne dans la primitive Église. À ce propos, on souhaiterait voir au moins signalée la grande étude de R. LE DEAUT, *La Nuit pascale* (Analecta Biblica 22), Rome 1963. Une conférence de cet auteur est citée p. 97, n. 3.

l'aisance de J.-M. Dufort devant les formes d'expression variées des Pères⁵. Ces pages, où les citations patristiques ne sont sans doute reliées entre elles que par « des liens très souples et d'ordre général » (p. 104), n'en restent pas moins d'une excellente venue. Depuis les désignations de l'aliment *vrai, suave, abondant*, ou du *pain céleste, spirituel*, jusqu'à la *sobre ivresse* héritée de Philon, l'auteur souligne « l'enchaînement, la splendide unité, la richesse doctrinale et la profondeur théologique » de tant de thèmes réunis (p. 131). L'aspect ecclésiologique du symbolisme de l'eucharistie est enfin étudié au chapitre cinq (pp. 133–158), son orientation eschatologique au dernier chapitre de l'ouvrage (pp. 159–188). Beaucoup d'aspects de ces rapports entre l'eucharistie et le mystère total de l'Église ou de la Fin des temps sont connus du grand public depuis les ouvrages classiques du Père H. de Lubac, à l'ombre duquel l'auteur reste volontiers placé. On sera peut-être plus réticent devant la thèse originale et séduisante qui voudrait rattacher le sens eschatologique de l'eucharistie-repas chez les Pères aux repas mentionnés dans certains récits d'apparition de Jésus Ressuscité chez les évangélistes (p. 184).

Cette petite réserve nous met sur la piste d'une dernière question de fond, soulevée par la richesse des notations contenues dans ce véritable essai de *théologie* patristique écrit par le Père Dufort. Qu'en est-il des Écritures, source sacrée du symbolisme développé par les Pères à propos de l'eucharistie? Faut-il nécessairement que notre regard porté sur les Écritures reste identique à celui de ces Pères, lorsque nous entreprenons de restituer aujourd'hui l'essentiel de leurs doctrines concernant des vérités de la foi? Ou, tout au contraire, leur herméneutique scripturaire n'est-elle pas toujours, dans ce cas, la première donnée à problématiser? Ne serait-ce que pour obtenir à l'égard de leur enseignement le recul indispensable à une juste évaluation critique... Dans les premiers chapitres, mais plus encore dans celui consacré directement à l'*exégèse* patristique, l'auteur semble prendre le récit de la Cène ou nombre de récits évangéliques en toute immédiateté, à la manière non critique des anciens, l'évangéliste Jean se trouvant par exemple mis de plein-pied aux côtés des Synoptiques, sans aucune distinction. Cette simplification ne nuit pas à la justesse des conclusions tirées par l'auteur au terme de son étude sur les structures culturelles et les textes doctrinaux de l'Église ancienne. Mais elle risque de l'y enfermer: elle le priverait du regard neuf sur ces textes et ces structures, tel que pourrait seulement le donner une approche plus critique des Écritures elles-mêmes. À partir d'une interprétation exigeante et renouvelée du Nouveau Testament, des questions nouvelles ne manqueraient sûrement pas de surgir à propos d'un symbolisme aussi nourri de sèves bibliques comme l'est celui de l'eucharistie. On aborderait peut-être par un biais vraiment critique la question du plus ou moins (plutôt moins) statut « pascal » de ce symbolisme par rapport à la Cène des évangiles. On distinguerait, autrement, sinon mieux que l'auteur, le fait *culturel* d'un langage et de pratiques symboliques élaborés de toutes pièces par les Pères gréco-latins, et la rémanence, à travers ce fait,

5. Une seule fois, l'érudition impressionnante de l'auteur marque une défaillance. Malgré la note 3 de la p. 121, il semble difficile de maintenir l'authenticité athanasienne du traité *Sur l'Incarnation et contre les Ariens*, surtout après M. TETZ, « Zur Theologie des Markell von Ankyra I. Eine markellische Schrift "de incarnatione et contra Arianos" »: *Zeitschrift für Kirchengeschichte*, t. 65 (1964), 217–270.

d'intuitions proprement bibliques, capables de relier tout ce symbolisme au kérygme des origines.

On le voit, nombreuses seraient les questions d'une réelle importance, qui mériteraient de surgir à propos du travail solide et suggestif de J.-M. Dufort sur l'antique symbolisme de l'eucharistie. À le lire, on ne manquera pas de découvrir des richesses. On ne manquera pas non plus, sans doute, de s'interroger sur l'un ou l'autre point de méthode. C'est le mérite d'une œuvre de valeur, d'attirer l'attention critique et de stimuler l'intérêt le plus personnel chez autrui. Pour notre part, nous avons spécialement apprécié, parmi d'autres résultats positifs de cette étude l'évidence produite au sujet d'Athanase d'Alexandrie⁶. La méthode suivie nous laisse plus réservé. Nous regrettons l'absence d'études terminologiques assez poussées⁷, ou encore celle de l'analyse psycho-sociologique du symbolisme. Le rapport triangulaire entre exégèse moderne, invention culturelle dans l'antiquité chrétienne et herméneutique sacrée chez les Pères nous semble contenir plus de requêtes critiques qu'il ne paraît à la lecture du présent livre. Avec beaucoup de science et d'initiative dans la recherche, J.-M. Dufort nous a rendu plus attentif à des questions qui sont les nôtres et son ouvrage concerne donc bel et bien le symbolisme eucharistique tel qu'il est vécu par nous aujourd'hui, dans la fidélité envers l'Église des origines.

6. L'ouvrage de Pius MERENDING, *Paschale Sacramentum. Eine Untersuchung über die Osterkatechese des Hl. Athanasius von Alexandrien* (Liturgiewissenschaftliche Quellen und Forschungen 42), Münster Westfalen, 1955, apporte les compléments nécessaires sur la parénèse liturgique et pascale des *Lettres festales*, si heureusement mises à contribution dans la présente étude.

7. On songe, par exemple, à Jean LAPORTE, *La doctrine eucharistique chez Philon d'Alexandrie* (Collection « Théologie Historique » 16), Paris 1972.